

\*\*\* encore vivant, le gars reste encastré dans le pare-brise de la conductrice qui, prise de panique, rentre chez elle et enferme la victime dans son garage en ne sachant plus trop sur quel pied freiner, ou accélérer. A partir de là, Stuart Gordon imagine une série de péripéties concentrées sur quatre ou cinq protagonistes, où l'humour macabre n'occulte pas quelques considérations autour de la précarité sociale et des bassesses individuelles. Globalement, toutefois, le festival Fantastic'Arts a vécu cette année à l'heure espagnole, à peine concurrencée par une délégation anglo-saxonne d'un intérêt variable - d'un *The Broken*, de l'Anglais Sean Ellis, plus glacé que glaçant, autour d'une histoire de dédoublement de personnalité, à l'encourageant *All the Boys Love Mandy Lane*, de Jonathan Levine (sortie en juin), curieux jeu de massacre dans un ranch, sur fond de *Beethoven* ou de *Bobby Vinton vintage*, d'un panel de jeunes queutards aux profils plus consistants qu'à l'accoutumée. Mais il était dit qu'à Gérardmer, en dépit du manque de neige préoccupant pour l'industrie touristique locale, l'hiver serait rude. Passé les révisions (*l'Ange exterminateur* de Buñuel, *le Jour de la bête* d'Alex de la Iglesia, *le Labyrinthe* de Pan de Guillermo del Toro...), trois films couvrant assez judi-

Un cran au dessus, l'Espagne, avant Gérardmer (qui en a fait son grand prix 2008), a déjà consacré l'Orphelinat (sortie le 5 mars), coproduction hispano-mexicaine qui a battu des records d'entrées au pays et entend bien continuer sa marche en avant en composant sur la notion d'oubli et d'absence à travers le drame anxiogène d'une femme qui perd à la fois son fils et la raison.

Mais la vraie bonne affaire du festival était sans doute *Rec*, autre succès espagnol tout à fait dans l'air du temps, puisque construit comme un vrafaux documentaire, procédé archi-tendance et, à cet égard, incessamment horrifiant, qui prévaut aussi dans *Diary of the Dead*, le nouveau Romero, *Cloverfield* (Godzilla meets les Twin Towers), ainsi que dans *Live!* Co-signé par deux Catalans, Jaume Balagueró et Paco Plaza, *Rec* (sortie le 23 avril) suit une équipe de télé qui, elle-même, colle aux basques de pompiers intervenant dans un immeuble, bientôt mis en quarantaine, à l'intérieur duquel il y a vite du grabuge.

**Charpie.** Violent, malin, efficace, le film capitalise sur une ambiance paranoïaque où la terreur gravit inexorablement les étages, à mesure que le microcosme séquestré est mis en charpie. «Nous avons souhaité renforcer la sensation de réalité, expliquent les deux compar-

ses, en utilisant une seule caméra pour relater les événements, sans les artifices usuels du cinéma, montage, musi-

que, etc. *Rec* est pour nous un film de zombies classique. Le public va le consommer avant tout comme un divertissement et cette approche nous convient. Mais, on peut aussi y voir une réflexion sur la dictature de la télé, devenue ce miroir omnipotent du quotidien, à travers lequel il est si facile de manipuler l'opinion. Et si on contribue à éveiller quelques consciences parmi les jeunes qui iront voir le film d'abord pour se faire peur, c'est déjà ça.»

Voudrait-on, dans la foulée, imaginer un courant d'air frais venu d'Espagne, qui soufflerait sur l'imaginaire, que Balagueró et Plaza calment l'ambiance: «Vue d'ailleurs, cette notion doit présenter un petit attrait exotique. Mais cela ne correspond à aucun phénomène générationnel perceptible chez nous. Il n'y a pas de réelle concertation, certains réalisateurs se croisent, se parlent, d'autres pas.» Pour la suite de leurs aventures cinématographiques, les deux garçons ont d'ailleurs prévu de voguer chacun dans leur propre direction. Toujours fantastique pour l'un, pas forcément pour l'autre.

Envoyé spécial à Gérardmer

— GILLES REHAULT

**Arts** — Michaël Amzalag et Mathias Augustyniak, alias M/M (Paris), affichés au centre Pompidou et à la galerie Air de Paris:

## «La friction avec la réalité»

**Vision tenace** de M/M (Paris)  
Centre Georges-Pompidou, 75004.  
Jusqu'au 18 février. Tél.: 01 44 78 12 33.  
**L'île au trésor**  
Galerie Air de Paris, 32, rue Louise-Weiss,  
75013. Jusqu'au 8 mars. Tél.: 01 44 23 02 77.  
Rens.: [www.mmparis.com](http://www.mmparis.com)

**L**e studio M/M (Paris), fondé en 1992 par Michaël Amzalag (né en 1968) et Mathias Augustyniak (né en 1967) s'expose au centre Pompidou dans «Vision tenace», avec des art posters, affiches faites en collaboration avec artistes, cinéastes, commissaires d'expos: Carsten Höller, Pierre Huyghe, Hans Ulrich Obrist, Melvil Poupaud. Et également à la Galerie Air de Paris: les M/M (Paris) y présentent un projet réalisé dans le cadre du 1% pour le lycée français de Moscou, autour du «livre caché» et de «la piraterie».

**Pourquoi graphistes, plutôt qu'artistes?**  
**Mathias Augustyniak:** Être graphiste est le mode de production qui nous a semblé le plus adapté au temps présent et pour fabriquer notre point de vue sur le monde: comme d'autres font de la peinture, nous produisons, pour reprendre la définition du sémiologue Charles S. Peirce, des «icônes, indices, symboles».

Nous avons aussi voulu créer un atelier autonome à l'échelle du réel. Plutôt que d'être des artistes dissociés du facteur économique ou plutôt aliénés par celui-ci à travers les systèmes d'aides et autres ateliers de la Ville de Paris, dès le départ nous avons choisi la friction avec la réalité. Avant même d'aborder le rapport à l'art, il nous paraissait important de régler déjà le rapport à l'économie.

**Comment expliquer la méconnaissance du graphisme en France?**

**Michaël Amzalag:** Il existe un vrai problème d'illettrisme graphique dans ce pays, mais l'histoire du graphisme n'a pas toujours été dépréciée par rapport à celle de l'art. Il y a eu l'Art nouveau, les affiches de Toulouse-Lautrec, de Mucha... La censure se fait en 1968. Curieusement, à ce moment, la tradition qui était en train de s'écrire stoppe net. D'autres signes émergent - telle la protestation - qui vont invalider tout signe qui ne serait pas chargé politiquement. Cette forme contestataire, avec notamment Grapus [collectif de graphistes créé en 1970, ndr], devient l'image officielle du graphisme en France. Le graphisme marque dès lors un temps d'arrêt dans l'histoire, et surtout l'effacement de tout ce qu'il y avait avant.

C'est bien après, lorsque les membres de Grapus se sont embourgeoisés, que Pierre Bernard, l'un des fondateurs du groupe, a refait l'identité visuelle du Louvre, qu'on reconsidère les choses et reregarde des graphistes comme Cassandre, Roger Excoffon ou Maximilien Vox. Aux Arts



**La Batalla de los Patos, 2008.** de M/M (Paris). PHOTO COURTESY GALERIE AIR DE PARIS

déco, on nous demandait toujours quelle serait la cause qu'on désirait soutenir. Aussi, lorsque j'arrivais très naïvement avec les pochettes de disques ou les magazines qui me fascinaient, on me disait: «Amzalag, vous n'êtes qu'un dandy!»

**Pourtant vos productions ne sont pas toujours sans contenu politique.**

**M.Am.:** Oui, il y a cet exemple de la *Batalla de los Patos*, une affiche faite pour un film jamais réalisé de Philippe Parreno et Rirkrit Tiravanija avec un Mickey chevauchant une bouteille de soda; elle raconte l'histoire d'une coopérative mexicaine de soft drink à laquelle Disney réclame des dommages et intérêts colossaux pour détournement de logo.

**M.Au.:** On est très classiques, au sens où il n'y a, pour nous, pas de fond sans forme ni de forme sans fond. On fait partie de cette génération qui, au lieu de

croire qu'elle peut reprogrammer la réalité totalement grâce à une énorme révolution impossible, essaie juste de la reprogrammer par bouts. Notre idéologie, c'est notre point de vue sur le monde. Et notre média, ce sont les signes et les images, il s'agit d'être le plus percutant possible tant au niveau idéologique qu'au niveau poétique. On ne dit rien de plus que cela: je crée des réalités parallèles qui sont des points de vue et qui permettent de cet endroit de pouvoir reconsidérer le monde dans lequel je vis. Très tôt on a eu l'intuition que la société irait vers le tout-produit, il fallait mettre en place des outils de production pour pouvoir contrebalancer cela. Créer un contre-pouvoir au capitalisme universel. OK, mais comment? En détournant ses modes de production, on continue à produire de la pensée. Le dernier rempart n'est peut-être pas tant politique qu'esthétique, ce sont dans les zones grises de l'art et par la forme qu'on peut encore résister à la marchandisation à outrance.

Recueilli par — SEAN JAMES ROSE

### «Et maintenant, que le bain de sang commence!»

Stuart Gordon, président du jury de Fantastic'Arts

ciement le spectre fantastique avaient franchi les Pyrénées pour une fructueuse prise de contact avec le marché français. A l'heure des bilans, dimanche soir, deux d'entre eux allaient en effet rafler à eux seuls cinq des sept récompenses inscrites au palmarès.

**Coit furtif.** Dans son style, celui qui est rentré bredouille ne démerite pourtant pas non plus. Avec son titre intrigant, *le Roi de la montagne*, de Gonzalo López-Gallego (sortie le 4 juin), est un *survival* qui exploite consciencieusement l'élément naturel dans lequel il s'inscrit (à l'instar, ailleurs dans la compétition, du décevant *Rogue* australien: un *Lost* dans le schwarz total, au pays des crocos). Un garçon et une fille, au sortir d'un coit furtif, découvrent à leurs dépens qu'il ne faut plus, de nos jours, circuler hors des sentiers battus sans GPS. En voiture, puis à pied, ils deviennent les cibles mouvantes d'un (ou plusieurs) tireur(s) dont l'identité constituera la principale originalité (malaisante) d'une partie de cache-cache menée sans faute de goût, ni fulgurance.



Photo: M/M (Paris)